

Interview Avec Nabile Farès

Peter Thompson
Roger Williams U

Né à Collo, Algérie, en 1940, Nabile Farès—qui écrit en français et qui n’a jamais été traduit—est parmi les voix modernes les plus urgentes. Algérien d’origine kabyle (de nationalité française et algérienne), il est écrivain et psychanalyste; il écrit et travaille à Paris. Depuis la guerre d’indépendance en Algérie il élabore les conditions du *devenir* dans le monde moderne: l’exil, le retour, la langue, les chemins de l’identité. Sa voix reste inoubliable. En roman et en poésie, tant par métaphore que par simple sincérité, elle nous convainc qu’il y a une façon de discuter l’avenir algérien qui ne déchire pas l’âme humaine. Et c’est une discussion qui pourra jeter des reflets partout dans l’ancien domaine colonial.

Ce qui suit est une interview commencée le 17 décembre, 2007, chez Farès à Paris, et poursuivie par courrier électronique. Les points de suspension (...) n’indiquent aucune intervention ou rédaction.

Peter Thompson est éditeur (Ezra: An Online Journal of Translation), traducteur, professeur à Roger Williams University, RI, USA.

PT: Une partie de votre œuvre va paraître en anglais. Dans quel sens voudriez-vous que les Américains entendent vos livres?

NF: Difficile de répondre à une telle question! Cependant, je vais essayer de le faire, pour autant que j’ai une fréquentation très ancienne de la littérature américaine; je pourrais même dire que c’est par la lecture de certains romans américains que j’ai compris que la littérature était beaucoup plus qu’un divertissement ou un espace de reconnaissance sociale; né dans un pays où la colonisation représentait ce qui pouvait arriver de meilleur pour un “indigène”—un natif du pays, et vous comprendrez, tout de suite pourquoi j’ai été sensible à ce livre *Native Son* de Richard Wright, très tôt—je ne pouvais pas me conformer à cette image photocopie de la littérature de promotion, mais plutôt à une littérature qui dirait le vrai sur l’inexistence ou la difficulté d’exister, d’être accepté, reconnu, en un sens existentiel et pas “farfelu” ou dérisoire. Les textes de Richard Wright et ceux d’Erskine Caldwell *God’s Little Acre*, *Tobacco Road* furent pour moi essentiels. Et je peux dire que jusqu’à présent ce sont des textes qui pour moi demeurent fondateur de mon écriture, de mon espace de référence d’écriture, je peux dire, d’une éthique d’écriture qui concerne ce que l’écrivain nous amène et nous donne à penser de ce qui est illusoire et en même temps terriblement tragique pour la coexistence des humains entre eux. Alors pour répondre au plus près de votre question, j’aimerais que l’on entende mes livres comme écrits par une personne proche des préoccupations qui ont donné naissance à des livres tels que ceux que j’ai cités et d’autres, lus plus tardivement, comme ceux de James Baldwin, de Faulkner, le magnifique *As I Lay Dying*, *Light in August* (les titres ont été traduits du français par PT). Je ne parle pas de ce que j’écris comme étant susceptible d’être équivalent à ces livres, mais faisant partie du terroir mental de leurs préoccupations, perceptions, innovations. Voici ma réponse, en quelque sorte: que l’on considère mes livres comme n’étant pas étrangers à la vérité commune et éthique propre à

l'humanité vivante, à élargir l'horizon et la réalité de l'humanité vivante; rien de plus, rien de moins !

PT: Va-t-on voir vos livres traduits en d'autres langues?

NF: I hope so !

PT: Il y a celui, au sujet du peuple Sahrawi, que vous avez écrit en espagnol (*Escuchando tu historia*; Paris: L'Harmattan, 1979. Titre en anglais: *Hearing Your Story*; New Orleans: U. of New Orleans Press, 2008). Quelle en a été la réception en Espagne, au Maroc?

NF: Eh bien, vous touchez à des questions sensibles: réactions—surtout ne pas en parler. De plus, l'éditeur avait remplacé le nom d'auteur, c'est à dire, le mien, par le nom "peuple sahraoui" alors que le texte n'était pas écrit par le peuple sahraoui, il ne s'agissait nullement d'une traduction ethnographique ou anthropologique, mais d'un texte qui se voulait attirer l'attention sur ce que pouvait signifier pour le Maghreb et au-delà du Maghreb: la disparition; ou la guerre contre la reconnaissance d'un peuple. Questions qui pour moi sont essentielles.

PT: Dans quel contexte avez-vous connu James Baldwin? Pouvez-vous nous décrire son importance pour vous?

NF: J'ai lu de James Baldwin *The Fire Next Time* en juillet, 1962, fin de la Guerre d'Algérie. Je raconte cette rencontre et les effets de cette rencontre dans un roman qui a été édité par les Editions du Seuil en France (*Un Passager de l'occident*, Paris: 1970). Rencontre très opportune pour moi puisque j'étais journaliste à l'époque et que l'on m'a demandé de faire son interview. Baldwin venait de fuir les Etats-Unis. C'était le moment tragique et dramatique des Black Panthers, des émeutes, des meurtres. Contexte effervescent des droits civiques. Baldwin arrivait en catastrophe à Paris et nous avons passé une semaine à nous rencontrer et parler avant de faire l'interview, qui a paru dans le journal où je travaillais à cette époque, comme pigiste, très mal payé, *Jeune Afrique*. Cela a été le premier interview exclusif (sic) de Baldwin, avant d'autres publications. Baldwin avait été très attentif à ce qui se passait en France et en Algérie, pendant la guerre d'Algérie. Il était venu à Paris pour le premier congrès des écrivains noirs, qui avait lieu à la Sorbonne en 1956, ce qui fut un événement international. Il était correspondant de presse pour le congrès et c'est ainsi qu'il a eu connaissance de ce qui se passait pour les Algériens à l'époque, des rafles qu'ils subissaient dans la capitale française et des Algériens que l'on venait prendre dans l'hôtel où il logeait. Comme cela qu'il a eu connaissance de ce qui avait lieu à ce moment-là et qu'il ne faisait pas bon d'être Algérien en 1956, même à Paris...

PT: Il y en a qui croient que votre trilogie est vraiment au centre de votre œuvre. La concevez-vous ainsi?

NF: Il y a, en fait, 5 textes qui font le même foyer d'écriture *Yahia, pas de chance*—que j'aimerais rééditer sous le titre *Un Jeune Homme de Kabylie* comme *Georgia Boy* (Caldwell)—*Un Passager de l'occident* (Editions du Seuil, 1971), *Le champ des oliviers* (Seuil, 1972), *Mémoire de l'absent* (Seuil, 1974) et ce cinquième *L'Exil et le désarroi* (Editions Maspéro, 1976; tous ces livres ont été publiés à Paris). Je pourrais ajouter maintenant *L'Exil au féminin* (Paris, L'Harmattan, 1990) et *Le Miroir de Cordoue* (Paris, L'Harmattan, 1994) si l'on accepte une écriture qui ne soit pas chronologique, mais qui dise le foyer éclaté d'une narration historique et romanesque qui n'écluse pas la brisure narrative que fut la guerre d'Algérie. Je suis né dans ce moment et, un peu comme

Kertész (Imre), j'essaie de recomposer des mouvements narratifs qui font appel à une reconstitution future des histoires et des narrations; d'où ces interrogations menées dans l'écriture des sons, des ponctuations, afin de rendre lisible et visible les intervalles, les pointillés, les manques et les restes, les débris et os de mémoires, à travers des narrations qui demeurent à la recherche de leurs vérités, écoutes, sens et restitutions...

PT: Pour moi *Yahia, pas de chance* est énormément attrayant. Puisqu'il est votre premier roman, quelles en sont vos opinions maintenant?

NF: Oui, c'est un premier roman, écrit entre les années 1957 et 1962, et, qui ne fut publié qu'en 1970 (Paris: Seuil); un long temps entre l'écriture et le don à l'éditeur. Ce premier livre m'accompagna pendant la triste et effroyable Guerre d'Algérie, dans les villes, les quartiers, les montagnes et les forêts, jusqu'à ce que je puisse revenir en France, reprendre des études, les accomplir et ensuite remettre le texte à un éditeur. Oui, c'est un livre qui demeure un lieu de travail et de poésie vivante.

PT: Je crois que vous vous intéressez aux problèmes palestiniens. Est-ce que vous vous sentez en ce moment un écrivain engagé?

NF: Je ne m'intéresse pas aux problèmes palestiniens: je suis vivement touché par ce qui a eu lieu en Europe à partir de la montée de l'hitlérisme et du fascisme, dont israélites et palestiniens subissent encore aujourd'hui les conséquences, comme si nous ne pouvions sortir de cette trame, cette tresse façonnée par cette époque; jamais n'aurait dû avoir lieu ce qui a eu lieu et pourtant ça a eu lieu et ça continue d'avoir lieu. Voilà, entre autre, la tragédie contemporaine de l'après-fascisme, l'après-antisémitisme, l'après-anti-judaïsme contemporain et la tentative d'extermination des juifs d'Europe. Oui, je suis engagé à dénoncer, à m'indigner de ce qui a eu lieu et qui n'aurait jamais dû avoir lieu; de même pour la France et l'Algérie: la France n'aurait jamais dû se comporter en Algérie comme elle s'y est comportée entre 1954 et 1962.

PT: Je pose cette question parce que vous avez fait évoluer la discussion coloniale, la discussion de l'identité. C'est Réda Bensmaïa qui parle de l'exil et du retour, en disant "L'idée capitale de Farès semble être que tout *devenir* authentique présuppose une sorte d'exil."

NF: Oui, je suis un disciple de Lévinas ...

PT: Vous vous référez au philosophe, Emmanuel Lévinas? Et vous citez sa notion de "pardonner" ou une autre?

NF: Oui, il s'agit bien de Lévinas avec qui j'ai passé ma maîtrise de philosophie à l'Université de Nanterre en fin d'année 1968. Oui, j'avais lu de Lévinas un texte qui m'avait touché, impressionné; c'était un texte qu'il avait écrit en 1945 à la sortie des camps, après la chute d'Hitler, texte qui s'intitule *De l'existence à l'existant*. Je l'avais lu en 1964, lors de la reprise de mes études en 1964 à la Sorbonne; plus que de la notion du pardon, il s'agirait plus de cet infini de la liberté qui engage la responsabilité, telle que l'entend Lévinas, "être responsable de la vie de l'autre humain, mon semblable et dissemblable à la fois"; ce qui entraînait vivement dans mes tourments et préoccupations de l'époque, jusqu'à maintenant d'ailleurs!

PT: De toute façon, vous poursuivrez ce chemin qui évite certains dogmes de la politique d'identité?

NF: Oui, comme le disait déjà l'ami disparu, maintenant, James Baldwin.

PT: Merci, Dr. Farès.